

ment cette femme courageuse repoussa vigoureusement les tentatives d'assaut, mais encore elle obligea le prince à lever son camp et à se retirer en Lombardie.

Pendant toute la durée de cette guerre, la comtesse montra une activité et une énergie surprenantes; aucun sacrifice ne lui coûta, soit en hommes, soit en argent, pour augmenter les moyens de défense de son amant. Son palais était devenu le refuge des évêques, des clercs, des moines et des laïques italiens ou allemands que le roi avait chassés ou dépouillés, et chaque jour elle détachait de nouveaux partisans de la faction de Henri; aux uns, elle concédait des fiefs; aux autres, elle donnait des sommes d'argent; les plus riches recevaient dans ses bras le prix de leur dévouement ou de leur trahison; les récalcitrants étaient poursuivis à outrance, leurs domaines étaient dévastés, leurs serfs égorgés et leurs châteaux brûlés.

Enfin, comme cette lutte de l'autel et du trône menaçait de se prolonger indéfiniment, Henri se détermina à frapper un grand coup; et malgré le mauvais succès de sa première tentative, il conduisit une seconde fois son armée sous les murs de Rome. L'été se passa sans qu'il pût s'en emparer, et il fut même obligé de se retirer pendant les grandes chaleurs, laissant dans les châteaux voisins des garnisons qui faisaient de fréquentes sorties et harcelaient la ville; lorsque l'hiver fut venu, il reprit les travaux du siège et les poussa avec vigueur. De leur côté les Romains continuèrent à se défendre avec opiniâtreté; alors Henri résolut de changer de tactique, et de lutter d'hypocrisie avec le saint-père; en conséquence il rendit la liberté à plusieurs prélats qu'il retenait prisonniers;

il déclara solennellement qu'il protégerait tous les pèlerins qui se rendraient à Rome pour visiter les saints lieux; que la guerre était terminée, et qu'il ne voulait entrer dans la ville que pour recevoir la couronne impériale des mains de Grégoire. Les seigneurs romains éprouvèrent une grande joie des intentions pacifiques du prince, ils firent un traité secret avec lui, et chargèrent quelques-uns d'entre eux de se présenter devant le saint-père, pour le supplier de prendre en pitié leur patrie, et de ne pas la sacrifier à ses inimitiés personnelles.

Le pape fit cette réponse à la députation: « Nous connaissons trop bien les ruses de la politique pour croire aux promesses d'un roi; néanmoins, si Henri consent à faire amende honorable à Dieu et à l'Église dans la forme que nous lui prescrivons, nous l'absoudrons de tous ses péchés et nous lui accorderons la couronne; autrement n'espérez pas me fléchir. S'il refuse mes propositions, et que vous osiez encore implorer notre miséricorde pour lui, je vous déclare que je vous fais tous mourir dans les supplices, et que Rome s'abîmera sous ses décombres avant que je cède à l'empereur. »

Dans la crainte d'une vengeance qu'ils savaient inexorable, les seigneurs se jetèrent à ses pieds, et lui avouèrent qu'ils s'étaient engagés par serment envers l'empereur d'obliger le pape à le couronner ou de le contraindre à quitter la tiare. Grégoire feignit de leur pardonner leur trahison, et pour rassurer leur conscience il les pria de lui répéter la formule du serment qu'ils avaient fait: l'ayant écoutée attentivement, il observa qu'ils ne s'étaient engagés qu'à donner une cou-



ronne et non une dignité. En conséquence il écrivit à Henri au nom des Romains, qu'il pouvait venir chercher la couronne impériale qui lui avait été promise, et qu'elle serait posée sur son front avec tous les honneurs du sacre, s'il donnait satisfaction au saint-siège, ou qu'elle lui serait jetée comme une aumône du haut de la lanterne du château Saint-Ange, s'il refusait de se soumettre. Le roi ayant repoussé l'une et l'autre de ces propositions, Hildebrand lui fit déclarer que les Romains avaient accompli leur serment et se trouvaient déliés devant Dieu.

Trahi par les nobles, Henri se tourna alors du côté du peuple, et il fit publier que chaque habitant qui se présenterait à son camp recevrait une somme d'argent comme indemnité des pertes qu'il avait éprouvées pendant la guerre : cent quarante-quatre mille sous d'or furent distribués de cette manière; aussi cette largesse ayant augmenté considérablement le nombre de ses partisans, les portes de la ville sainte lui furent ouvertes, et il put faire son entrée triomphale dans Rome.

D'abord il se rendit au palais de Latran avec l'antipape Guibert; il le fit consacrer souverain pontife par les évêques de Bologne, de Modène et de Cervia, et on l'intronisa sous le nom de Clément III; ensuite le nouveau pape couronna solennellement Henri empereur d'Occident.

Quant à Grégoire, il s'était enfermé dans le château Saint-Ange avec les seigneurs qui lui étaient restés fidèles, et continuait à se défendre contre les troupes du roi. Mais redoutant d'être bientôt forcé de se rendre à son ennemi, il essaya de se défaire de lui par un crime : il avait été averti que

Henri faisait chaque soir ses dévotions dans une basilique où il avait choisi une chapelle solitaire afin de prier avec plus de recueillement : il gagna le prêtre cardinal qui desservait cette église; par ses ordres, on perça la poutre qui soutenait le lambris précisément au-dessus de la place du roi, et on masqua cette ouverture par une pierre énorme qui devait se détacher au moindre mouvement et écraser le prince.

Ces préparatifs avaient été faits avec le plus grand mystère : le soir Henri vint, suivant son habitude, s'agenouiller dans la chapelle; aussitôt le cardinal tira une corde qui était attachée à la pierre; mais soit que la violence avec laquelle la corde avait été tirée eût fait dévier la pierre, soit que le prince ne fût pas à sa place habituelle, elle ne l'atteignit point et se brisa devant lui; quelques éclats seulement lui firent de légères blessures. On s'empara à l'instant du prêtre coupable; il fut mis en pièces par les gardes, et son cadavre, après avoir été traîné dans les rues de Rome, fut jeté dans les cloaques hors de la ville. Cette tentative d'assassinat acheva de déconsidérer Grégoire, et presque tous ses partisans l'abandonnèrent pour embrasser la défense du roi.

Mais Henri, qui craignait un nouvel attentat contre sa personne, ne voulut pas prolonger son séjour à Rome et se retira en Lombardie, où la comtesse Mathilde continuait une guerre d'extermination; l'Allemagne d'ailleurs exigeait sa présence pour résister aux entreprises des Saxons, que les légats du saint-siège avaient excités à la révolte. Pendant son absence, Robert Guiscard céda aux sollicitations du pape, abandonna la Grèce pour venir à son secours, débarqua en Italie, et vint se présenter devant Rome : les portes lui ayant été



fermées, la trahison vint à son aide; il pénétra dans la ville pendant la nuit, en abandonna le pillage à ses soldats, fit mettre le feu dans tous les quartiers, et rétablit Grégoire sur un trône souillé de meurtres et de carnage.

L'orgueilleux pontife se trouva pour la seconde fois maître absolu de Rome; aussitôt il tint un nouveau concile, où il réitéra l'excommunication prononcée contre l'antipape Guibert, contre Henri et contre leurs partisans; ensuite il se retira à Salerne, forteresse imprenable, afin de se mettre à couvert de la vengeance du prince.

Au commencement du printemps, Henri revint en effet à Rome, où il fut reçu avec des transports d'allégresse: Guibert fut réinstallé par ses armes dans le palais de Latran, et siégea sur le trône apostolique.

A la nouvelle de la victoire de son compétiteur, Hildebrand entra dans une telle rage, qu'il en tomba malade; une fièvre brûlante s'empara de lui, le mal empira chaque jour; enfin, lorsqu'il fut à toute extrémité, les évêques qui l'assistaient, et sa maîtresse elle-même, voulurent le supplier d'user d'indulgence envers ses ennemis; il leur répondit: « Non, ma haine » est implacable, je maudis le prétendu empereur Henri, » l'antipape Guibert et les réprochés qui les soutiennent; » j'absous et je bénis les simples qui croient qu'un pape a le » pouvoir de lier et de délier. » Il mourut le 25 mai 1085, en proférant ce blasphème: il avait régné près de onze années.

Grégoire VII est le prêtre qui a le plus audacieusement travaillé à élever la puissance pontificale; il a déployé sur le trône de saint Pierre toutes les qualités de Charlemagne, et